

« Uluru ou l'aborigène sauvé par le touriste »

La séance « Tourisme et patrimoine : le politique hors du territoire ? » reposait sur l'analyse d'un des principaux pôles d'attraction de l'Australie : Uluru. Il s'agissait d'examiner les effets du tourisme sur l'identité des lieux et des territoires en prenant l'exemple australien du site d'Uluru considéré comme un lieu légitime s'inscrivant dans le processus d'une « société de conservation » dont la stratégie visant à mettre en valeur son patrimoine utilise le tourisme.

Tout d'abord, les exposants ont insisté sur le fait qu'Uluru est le lieu de l'accomplissement de la culture aborigène : pour les aborigènes, il faut veiller sur ce sanctuaire, protéger leur « patrimoine », défini par J. Lévy comme « ce qui est censé mériter d'être transmis du passé, pour trouver une valeur dans le présent ». La « société de conservation », qui est définie comme un « mode de socialisation qui passe par la valorisation spatiale de la dimension temporelle des sociétés, à des fins de durabilité tant matérielle qu'idéologique » (P.Poncet), va permettre de rendre durable le patrimoine et d'inscrire cette particularité locale au patrimoine mondial. Ainsi, il devient possible de conserver la spécificité du lieu dans la logique de durée qui est celle du patrimoine, même si cela nécessite de l'ouvrir au flux nécessairement sélectif du tourisme.

Dans un deuxième temps, l'exposé s'est centré sur l'activité même de tourisme comme avantage stratégique mais en mettant également l'accent sur la question du développement. On pourrait définir le tourisme, comme l'ont fait les intervenants, comme une activité consistant à abolir la distance séparant habituellement l'individu d'un lieu qui lui est inconnu, dans un but de plaisir récréatif. Ainsi, il va permettre de dynamiser le « lieu touristique » par le développement économique qu'il engendre au niveau de la création d'emplois ou encore au niveau des territoires se situant à proximité du lieu légitime qui bénéficient directement du profit qui va être tiré de l'activité touristique. Mais bien souvent, on attribue une vision négative au tourisme qui consommerait l'espace en mutilant le paysage (l'exemple de l'île Elephantine) avec l'idée sous-jacente d'un tourisme de masse qui ne serait que destructeur. De plus, le tourisme a pu être accusé, souvent à tort, d'être responsable d'une certaine déculturation par le développement, par exemple, de mises en scènes culturelles présentées aux touristes. Cependant le tourisme ne doit pas être vu comme une volonté de nuire spécialement à une société mais plutôt comme une voie de développement possible par la mise en valeur d'un lieu.

Le dernier point abordé par les exposants reste sans doute le plus intéressant quant au thème sous-jacent aussi bien à l'exposé qu'à la séance elle-même. Une autre dimension du tourisme a été exploitée : alors que, la plupart du temps, on considère que le renforcement de l'identité se fait par une réclusion dans le territoire, le tourisme va venir contredire cette idée. En effet, il faut bien comprendre qu'en donnant un sens particulier à un lieu, les migrations touristiques renforcent l'identité de celui-ci. Ceci peut être illustré par l'exemple d'Uluru : pendant longtemps, l'Australie niait la culture aborigène par la « politique de l'Australie blanche » qui supposait une exclusion des populations aborigènes. Mais dans les années 1970s, elle va définitivement abandonner cette politique et reconnaître la culture aborigène. C'est dans cette logique que le monolithe, alors connu sous le nom d'« Ayers Rock », va redevenir

« Uluru », terme aborigène originel. C'est par conséquent la relation à l'extérieur et la mise en valeur de certains lieux légitimes comme Uluru en tant qu'élément de l'identité aborigène qui a entraîné cette reconnaissance.

Ainsi, les intervenants ont su montrer comment Uluru ou la culture aborigène ont été sauvés par le tourisme qui a identifié la singularité et la légitimité de ce lieu, en mettant ainsi en évidence l'importance déterminante de la relation à l'extérieur : sans le tourisme, un tel haut lieu aborigène n'aurait pas bénéficié d'une telle reconnaissance de son « aboriginalité », selon l'expression employée par P. Poncet.

La discussion qui s'ensuit nous a amené à revenir sur diverses questions. En premier lieu, il s'agit de la question de la reconnaissance d'une culture aborigène : comment définir une culture ? Ce serait à la fois l'affirmation et la reconnaissance par l'Autre : en effet, l'image que l'on se fait d'un autre est basée à la fois sur ce que celui-ci veut nous montrer, sur ce que l'on veut voir mais elle est également imprégnée des discours qu'on a pu recevoir à son propos. Ainsi la rencontre avec l'altérité, dans le cadre du tourisme, est fortement conditionnée : l'altérité n'est pas « donnée » mais bien construite. D'autre part, il n'y a pas UN tourisme mais plusieurs pratiques touristiques : il s'agit cependant toujours de recréer son identité en sortant du quotidien pour être confronté à une certaine dose d'altérité. Enfin, la question du développement a également été abordée : en Afrique, on légitime la misère en martelant l'argument de l'authenticité alors qu'en Australie, les aborigènes essaient de maîtriser leur développement socio-économique grâce au tourisme.

Ainsi, s'il reste toujours des problèmes clairs tels que le maintien de la misère dans certaines populations, la tendance est plutôt celle de l'amélioration comme le traduit l'exemple d'Uluru et des populations aborigènes.